

Uzak

Film turc de Nuri Bilge Ceylan

► Les rives du Bosphore dans un silence feutré par la neige, voilà une première vision peu familière aux estivaliers d'Istanbul. Ce n'est pas la moindre surprise de ce nouveau film du réalisateur turc Nuri Bilge Ceylan, révélé en 1999 avec *Nuages de mai* (voir *H&M* n° 1232), qui a fait depuis sensation au dernier festival de Cannes, cumulant le grand prix et le double prix d'interprétation masculine (pour ses deux protagonistes : Muzaffer Özdemir et Mehmet Emin Toprak – ce dernier hélas disparu depuis dans un accident de voiture).

Uzak, qui veut dire en turc le lointain, la distance, est paradoxalement une histoire toute simple et très proche qui avance par ellipses sur un rythme à deux temps : intense pour les séquences d'inté-

rieur aux dialogues abondants et parfois virulents, lent, documentaire et un rien contemplatif pour les séquences d'extérieur. Mahmut, un photographe bien installé dans la publicité, sans doute au détriment de la réalisation de certains idéaux artistiques (peut-être aussi politiques) voit débouler chez lui Yusuf, un lointain cousin qui a perdu son emploi après la fermeture de l'usine de sa région et espère que la métropole portuaire lui fournira un travail conforme à ses modestes aspirations : voir du pays et gagner de quoi payer les dettes et les soins familiaux. Mais la récession qui frappe l'industrie du pays touche aussi les transports maritimes. De plus l'hiver rigoureux n'est guère favorable à l'embauche de marins ou de maintenancenaires.

Ainsi, Yusuf va devoir s'incruster plus longtemps que prévu. Les lois de l'hospitalité ont beau être ce qu'elles sont (on se doit d'héberger un parent ou un proche dans l'embarras), les relations d'abord cordiales ou convenues ne vont pas tarder à s'envenimer. Les différences entre les deux hommes vont s'avérer incompatibles.

Mahmut est devenu, après la défection de liens affectifs et l'installation dans une routine professionnelle assez lucrative, une sorte de prototype du célibataire urbain, d'apparence bohème et européanisé et très attaché à des rituels domestiques égoïstes. Yusuf reste un campagnard, naïf et spontané, bon vivant malgré les coups du sort, prêt à accepter certaines rebuffades de la part des employeurs potentiels abordés sans précautions, des femmes courtisées sans finesse, mais qui garde sa fierté et ne recule

pas devant une séparation pour lui catastrophique dès lors que l'honneur est en jeu.

On va suivre passionnément les dégradations et les embellies de leurs rapports, tout en mesurant par-delà les anecdotes les fractures résultant de leur appartenance à deux mondes distincts, dont l'auteur ne cherche pas à démêler les responsabilités, plaider non plus pour un compromis. Malgré une quasi-réconciliation lors d'un reportage photographique, dans une campagne où l'hiver se fait clément (Yusuf devenant pour l'occasion une sorte de subalterne efficace et rétribué), les menus incidents, de chaussures qui traînent en chaussettes

mouillées, de mégots de cigarettes en coups de fil au pays, pour remonter le moral de la maman déprimée et harcelée par les créanciers, d'insupportables intrusions dans l'intimité jusqu'à la disparition suspecte d'une montre de valeur, tout conduit à la rupture.

On sent que le vide de l'absence sera générateur d'autres malaises. Quant à Yusuf, on se demande vers quels nouveaux échecs son ultime coup de tête va le diriger. Malgré la modestie des déclarations du réalisateur – *“les liens entre le cinéma et la vie et entre la vie et moi-même, ne sont pas très solides”* –, ce film nous entraîne au croisement de deux solitudes et nous trouble profondément.

scènes des *Jeux de l'amour et du hasard* pour la fête du collège. Pas de démagogie ni de provocation, dans ce choix qui va apparemment à l'encontre des sentiments en vigueur et surtout du langage qui va avec. Apparemment seulement, puisque le projet trouve des adeptes malgré l'opprobre qui entoure l'idée même de théâtre. Ainsi Lydia (Sara Forestier), tellement attachée à son rôle qu'elle déambule dans la cité en robe de soubrette, brocards et dentelles au vent ou Rachid (Rachid Hami) qui se pavane en costume quadrillé d'Arlequin jusque sur les bancs de l'école. On verra même (c'est l'un des ressorts de la comédie) Krime (Osman Elkharraz), qui au début appartenait à la bande des récalcitrants théâtrophobes, négocier pour changer de camp, prêt même à sacrifier ses trésors de guerre – paire de baskets, autoradio et autres, pour endosser quoiqu'il en coûte la défroque de l'amoureux transi, valet balourd qui doit jouer le seigneur.

On l'aura compris, le malicieux Abdellatif Kechiche pousse ses personnages à l'esquive sur un canevas classique qui paradoxalement s'y prête. La solution de facilité aurait été de faire la chronique du quotidien sur un tempo de rap avec révoltes et violences stéréotypées. Plusieurs films de “banlieue” s'y sont risqués, avec des fortunes diverses, de *La haine* à *Wesh wesh*, de *La squal* à *Petit frère*. Le respect et l'estime peuvent passer par d'autres approches. Comme dans le théâtre le plus structuré du XVIII^e siècle, c'est le langage, ses

L'esquive

Film français de Abdellatif Kechiche

► Lorsqu'ils baptisèrent les rues, cursives et barres d'immeubles des grands ensembles, les urbanistes et les édiles locaux, histoire d'humaniser des lieux dont on pouvait craindre les dégradations à venir, leur donnèrent des noms artistiques ou bucoliques, de Debussy à Mozart, de Renoir à Cézanne, des Pervenches aux Pâquerettes. C'est avec de tout autres motivations que Abdellatif Kechiche, acteur remarqué de “la génération beur” (*Le thé à la menthe*, d'Abdelkrim Bahloul en 1984, *Les innocents*, d'André Téchiné en 1987, *Bezness*, de Nouri Bouzid en 1992) passé avec un certain bonheur derrière la caméra (*La faute à Voltaire*, en

2001 – voir *H&M* n° 1231) donne droit de cité à Marivaux (1688-1763).

Le ci-devant Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux est l'auteur de plusieurs comédies, précieuses et raffinées, sur les élans du cœur confrontés aux conventions sociales d'une époque. Contestations, tergiversations et vagabondages amoureux justement qualifiés de “marivaudages”. Pas de raison évidente pour l'inviter parmi une bande de jeunes des Francs-Moisins dans le 93. Encore que...

C'est sans doute à l'initiative de la prof de français (Carole Fransk, sobre et persuasive) que les élèves ont décidé de monter des